



James Meek : « On bluffe tous »

VERTUS Rencontre avec le romancier écossais, qui dans un « thriller moral » s'attaque avec autodérision et légèreté à un monde qui a perdu ses codes.

James Meek,
le 2 juillet,
à Paris.

Par **BÉATRICE
VALLAEYS**
Photo **BRUNO
CHAROY**

James Meek n'est pas un moraliste, mais la conduite humaine occupe l'esprit de chacun de ses romans. *Le Cœur par effraction* est sans doute celui où s'illustre le mieux ce qui ressemble chez lui à une idée fixe. Ex-journaliste au *Guardian*, il collabore occasionnellement à la *London Review of Books*, pour des reportages et des critiques. «*J'aime écrire des livres très différents mais qui possèdent un fil commun*», dit-il. Avec *Un Acte d'amour*, *Nous commençons notre descente*, et *le Cœur par effraction*, cet Ecossais sait jongler avec les sentiments, entretenir des suspenses dans des histoires à dormir debout et pourtant vraisemblables (sinon vraies), toujours mêlées de savoureuse ironie. Une manière d'autodérision et de légèreté qu'il cultive avec jubilation.

Pourquoi ce titre, le Cœur par effraction ?

Ce fut une véritable lutte. J'y tenais car il correspond à l'un des thèmes du livre, c'est d'ailleurs une citation d'un de mes personnages qui, évoquant la théorie de l'évolution, se demande d'où nous tirons notre sens du bien et du mal. Je me suis appuyé sur l'idée que le corps humain étant constitué de différents organes, comme des petites créatures – la petite créature poumon, la petite créature foie –, l'une d'entre elles, le cœur, s'est imposée comme le siège des émotions, de la sentimentalité. Elle est entrée par effraction.

Le bien et le mal sont chez vous une

marotte. En particulier dans ce dernier livre où tous vos personnages (sauf un) ont l'obsession d'être vertueux, courageux, veulent accéder à l'extraordinaire...

Mes personnages sont ordinaires au sens où ils ne sont pas d'une seule pièce. Mais j'ai apporté un soin particulier à leur donner une dimension importante dans ce qu'ils font pour le monde et la vie. Je ne voulais pas qu'ils soient de simples pions, je voulais que leur vie touche des millions de gens.

Des gens qui ont un statut social mais qui, à cause de leurs faiblesses, se retrouvent presque dans la position d'imposteurs...

C'est vrai et je pense que les gens sont comme ça. Tout le monde bluffe et tout le monde s'attend à être découvert.

Vos personnages ne rêvent-ils pas d'être autre chose que ce qu'ils sont ?

Ils veulent en fait s'améliorer pour atteindre un état différent du leur. Ils vivent avec cette blague : ce n'est pas moi qui suis dingue, ce sont tous les autres.

Votre livre est, à juste titre, qualifié par l'éditeur de «thriller moral». Pensez-vous qu'il faille s'intéresser à la morale parce que le monde est devenu particulièrement immoral ?

La morale a toujours été importante, ce qui est inhabituel c'est de voir des personnages qui ne pensent qu'à ça et de manière extrêmement consciente. Je voulais montrer l'état de notre monde d'aujourd'hui. Dans le travail des écrivains, qu'ils fussent ou non contre la religion ou qu'elle les indiffère, la religion était toujours présente. C'est elle qui définissait le bien et le mal, ce qui pouvait être fait ou pas. Parallèlement

à cet esprit religieux, il existait un ensemble de codes sociaux pour définir clairement ce qui était faisable ou pas. Dans mon livre, j'ai essayé de montrer comment les choses se passent en l'absence de codes, religieux ou sociaux. J'ai essayé d'inventer un contexte permettant de rendre cette absence plus visible. En cela, mon livre est très actuel, quand on voit tous les scandales qui se répètent en Grande Bretagne, scandales sur des comportements de gens qui, semble-t-il, n'ont plus aucun code moral. Sauf un peut-être, le 11^e commandement qui dirait ceci : surtout ne te fais pas prendre !

C'est le commencement du monde. Caïn tue Abel, on connaît la suite...

Je suis athée et je ne crois pas à la réalité de Dieu. En revanche, je crois en ceux qui croient et mes personnages sont dans ce registre. Je crois aussi qu'être athée n'est pas rassurant pour autant. Les croyants pensent que seul Dieu va déterminer leurs actions dans ce qui est ou non faisable, et ils demandent aux non-croyants : «*Mais alors, si vous ne croyez pas en Dieu, quels sont vos codes, quelles sont vos règles ?*» C'est une question à laquelle les non-croyants devraient répondre.

Vous pensez qu'on peut répondre à une question pareille ?

C'est en effet une question dangereuse, car la réponse implique l'idée de la punition mais aussi du choix des règles et

«Je partage la croyance de mes personnages pour qui la seule règle que l'on puisse se donner est sans doute de se demander de quoi les autres ont besoin.»

des personnes à qui confier l'obligation de les faire respecter. Il s'agit donc d'être très prudent dans cette réponse-là, même si je pense que la question est intéressante. C'est pourquoi je partage la croyance de mes personnages pour qui la seule règle que l'on puisse se donner est sans doute de se demander de quoi les autres ont besoin. C'est un code très simple, qui va au-delà de la croyance, quelque chose d'un peu primitif mais dans le bon sens du terme. Même si c'est extrêmement difficile à faire. On vit une époque de révolutions, on en parle, mais elles ne se passent pas forcément, elles ne vont pas jusqu'au bout, parfois il se passe des révolutions dont on n'entend pas parler ; il y a eu en Occident dans les années 60 une révolution contre l'autorité, maintenant cela se passe dans le monde arabe, mais tant que le monde arabe n'aura pas eu sa révolution sexuelle, il ne parviendra pas à s'attaquer à l'autorité.

Vos deux précédents livres – *Un Acte d'amour* et *Nous commençons notre descente* – mettent aussi en scène des gens non conventionnels...

Dans *Un Acte d'amour*, quelqu'un sacrifie ses idées et la personne qu'il aime, *la Descente* s'intéresse à des gens qui se font des idées, imaginent les choses telles qu'elles ne sont pas. J'avais l'impression que cela était lié au sexe, que les hommes avaient une espèce de préférence à parler du monde, une vision des choses beaucoup plus abstraite qui guide leurs actions, un monde de systèmes, alors que les femmes avaient tendance à être guidées par les personnes, aussi bien celles qu'elles aimaient que celles qu'elles n'aimaient pas. Qu'elles vivaient plus dans l'immédiateté, alors que dans mon dernier livre, mon héroïne possède les deux moteurs. Du coup j'en suis venu à me dire que le moteur de l'action n'est pas forcément lié au sexe. C'est l'évolution de l'écrivain.

Vous avez passé huit années en Russie pour le *Guardian*. Pensez-vous avoir été influencé dans votre manière d'écrire par les auteurs russes. Dans *Un Acte d'amour* par exemple, il faut aller jusqu'à la page 84, quand arrive Anna Petrovna, pour que vous ayez enfin posé tous vos personnages. Bref, on n'entre pas facilement dans vos romans...

Quand on est écrivain, on voudrait que nos lecteurs soient sur une pente, ils descendent, descendent, ils ne peuvent pas remonter ni s'arrêter non plus. Je crois que tout le monde a besoin d'un mentor, d'un prof, et je pense que moi

j'ai fait une demande formelle au comte Tolstoï. Pour *le Cœur*, j'ai essayé de créer un espace pour le narrateur. C'est difficile d'inventer un personnage qui possède une autorité,

une capacité à montrer le monde tel qu'il est, mais sans apparaître. J'apprécie certains écrivains pour cela. Notamment Houellebecq, en particulier dans *les Particules élémentaires*. J'ai beaucoup d'estime pour Philip Roth, dont le narrateur est la voix autorisée d'un certain jugement, mais Philip Roth aime que ce narrateur soit vraiment un personnage.

Notre conversation pourrait laisser croire que vos livres sont très sérieux. Ce n'est pas du tout le cas, vos livres sont extrêmement drôles, alors que vos histoires sont graves...

Pour moi un roman qui ne vous fait pas rire ou sourire au moins une fois ne vaut rien. La vie est une comédie et l'image d'un type qui glisse sur une peau de banane dans la rue résume tout. C'est la condition humaine. C'est là que nous est rappelée notre impuissance, notre faiblesse. J'aime bien aussi cette idée d'avoir beaucoup de personnages, avec leur personnalité, en laissant au lecteur l'envie d'en savoir davantage sur ces gens qui ne feront qu'une apparition dans le livre. ◀

Meek explore l'âme chargée de ses nouveaux personnages.

Injection de bêtes toxiques

JAMES MEEK

Le Cœur par effraction

Traduit de l'anglais (Ecosse)

par David Fauquemberg

Métailié 528 pp., 21 €

Bec (Rebecca), son frère, Ritchie, leur oncle, Harry, leur mère, Stephanie, Karin, la femme de Ritchie, Nicole, sa maîtresse mineure, Alex, Val, Maria, l'ex d'Alex, Matthew, le fils de Harry, sa femme, Lettie, leur fille, Rose, Dougie, le frère d'Alex, leur mère, Maureen, Lewis, son mari, mais surtout Greg, le père de Bec et de Ritchie, officier anglais mort pendant leur enfance, torturé en Irlande pour n'avoir pas balancé son informateur... La liste est longue et pourtant non exhaustive des hommes, femmes et enfants que l'on rencontre dans *Le Cœur par effraction*. Qu'ils soient de passage ou piliers du roman, chacun à sa manière raconte une histoire tragico-comique, où se mêlent toutes les illusions possibles: le faux héroïsme, la fausse bravoure, la fausse peur d'avoir mal agi, le vrai chantage à la pureté, la fausse promesse de rédemption. Bref, une flopée de gens et de situations décrites avec une infinie minutie, un humour discret et raffiné, par un Écossais fier de l'être.

Les fans de James Meek vont être comblés. Pour son troisième roman épique – les deux premiers le sont aussi –, l'auteur a cette fois écrit un «thriller moral». Expression parfaitement choisie pour résumer le propos du *Cœur par effraction*, tant il y a de rebondissements – jusqu'à la toute fin – et de réflexions ô combien profondes sur les bonnes et les mauvaises actions des hommes.

James Meek aime sonder les âmes, en leur prêtant, avec un malin plaisir, les perversions classiques que l'on

trouve chez tous les êtres. Scientifique, Bec a découvert un vaccin antipaludéen qu'elle a baptisé «Gregi», en mémoire de son héros de père. Mais son vaccin n'est efficace qu'à 50%. La malaria continue donc de tuer malgré sa «découverte». Elle s'injecte les parasites qui, dommage collatéral, peuvent provoquer la cécité. Pour se faire pardonner (auprès de qui au juste ?) mais surtout pour se donner d'elle une plus haute opinion, celle d'avoir le courage de vivre avec des bestioles toxiques dans le corps.

Val, son ex-fiancé qu'elle a quitté pour Alex, se prend pour Dieu sur Terre et crée la «*Fondation morale*» qui «*ne menace que ceux qui ont mal agi*». Ladite fondation se félicite de détruire la réputation de gens célèbres, en exerçant des pressions sur leurs amis, encouragés à la délation pour sauver leur peau. «*N'attrape-t-on pas la plupart des dissidents en faisant chanter ceux qui trompent leur compagne ou leur compagnon, se droguent ou se livrent à des escroqueries pour qu'ils trahissent leurs amis ?*» justifie très sérieusement une des responsables de «*la Fondation morale*», qui passe par les médias traditionnels pour publier des révélations de mauvaise conduite morale. Toute ressemblance avec la réalité est évidemment fortuite...

«*Avec Val, j'ai voulu installer une conscience externalisée*, dit Meek. *Quand j'écrivais le livre, j'étais particulièrement fasciné par deux films, Caché de Michael Haneke et la Vie des autres de Florian Henckel von Donnersmarck, où chaque fois on voit la manifestation de la conscience comme un objet extérieur.*» Tous les acteurs du roman sont finalement guidés par le même «*péché*»: ils sont tous des tricheurs.

B.V.